

DNA, DU 19 AU 25 NOVEMBRE 1989

Le problème de l'adaptation au cinéma de textes littéraires a beaucoup préoccupé la critique dans les années 50. Pour certains, le 7e Art ne devait trouver son inspiration que dans des sujets qui étaient propres. Pour d'autres (dont André Bazin), le cinéma devait revendiquer son «impureté» et puiser largement dans le patrimoine littéraire et théâtral. La vidéo, dans son enfance et son adolescence, ne s'est pas posé la question de l'adaptation. Elle était un Art neuf, engagée à trouver des formes nouvelles. Et il fallait que chacun s'exprime (il n'y a rien qui soit à la fois plus souhaitable et terrifiant que «l'expression personnelle»). L'objet à conquérir (but autant que moyen) romprait avec les expériences du passé ; il ne pouvait être question d'interroger les grands textes littéraires. Comme il y avait une culture-rock, il y aurait une culture-vidéo!

Adulte, la vidéo retourne aux sources (le cinéma était parti de l'enregistrement de pièces de théâtre). Et elle trouve «ailleurs» un écho à ses propres préoccupations. C'est ainsi que Daniel COCHE et son équipe ont décidé d'adapter le célèbre texte de Maupassant «*Le Horla*». Produit par Dora films, le film a été réalisé avec le concours du Centre Public Régional, de l'ACTA et de la DRAC région Alsace. Il s'agit là d'un travail intelligent, très abouti visuellement et qui demande de la part du spectateur un effort soutenu de (re)création. Le texte littéraire y est omniprésent (le plus souvent en voix off). Il faut passer au-delà de la monotonie apparente des images pour que s'installe progressivement une trame ténue de correspondances et que vibre le jeu subtil et persistant des résonances entre texte et évocation visuelle.

Maupassant, lui-même ayant écrit trois versions différentes du «Horla», Daniel Coche s'est autorisé à modifier la structure du conte. Il a éliminé de très nombreux passages et en a ajouté d'autres, extraits des «Contes cruels et pathétiques». Mon intention, dit le réalisateur, était «de recomposer un personnage qui corresponde complètement à Maupassant lui-même». Francis Freyburger joue de façon convaincante le rôle de l'écrivain. L'acteur avait déjà servi une autre adaptation du texte pour le théâtre. Il a fallu gommer son jeu, en éliminer les surcharges expressives (le gros plan du cinéma permet de montrer des réactions beaucoup plus fines). La lumière signée Roland Muller est astucieuse (la vidéo ne supporte pas les sous-expositions) et alterne de façon inexorable les jours et les nuits, jusqu'au tragique dénouement de la nuit finale. Les bruitages, sons et dialogue, dus à Bruno de Chénerilles, ont été entièrement recomposés en post-synchronisation. L'insistance avec laquelle le premier plan sonore se charge de bruits familiers qui se répètent concourt à créer un climat inquiétant, proche du fantastique.

Pour rendre le plus crédible possible le personnage Maupassant, D. Coche a joué le jeu de la reconstitution d'époque. Costumes et décors (le train joue un grand rôle) sont «Fins de siècle». Mais contrairement à ce qui se passe dans la plupart des dramatiques-télé, le réalisateur n'a pas voulu «charger sur les détails ou s'attarder sur les éléments significatifs de l'époque». Il reste à dire un mot sur la diffusion originale du film. Il est projeté trois soirs de suite au Cheval Blanc de Schiltigheim «vraie salle de spectacle, équipée depuis toujours en diffusion vidéo». En espérant que cette initiative (la vidéo n'était jusqu'à présent montrée qu'en «pack» de plusieurs oeuvres), donnera goût aux directeurs de salle de faire la part un peu plus belle à la diffusion vidéo.

D. F.